

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1928

THÈSE

N° 271

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Maurice ROLLET

Né le 24 février 1902 à Arcis-sur-Aube (Aube)

LA PATHOLOGIE
DANS LES EAUX-FORTES
DE
JACQUES CALLOT

Président : M. MÉNÉTRIER, professeur.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1928

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1928

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Maurice ROLLET

Né le 24 février 1902 à Arcis-sur-Aube (Aube)

LA PATHOLOGIE
DANS LES EAUX-FORTES
DE
JACQUES CALLOT

Président : M. MÉNÉTRIER, professeur.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1928

I. — PROFESSEURS

MM.

Hydrologie, thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale.	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie.	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants.	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET.
	HARTMANN
	LEJARS.
Clinique ophtalmologique	GOSSET.
Clinique urologique.	TERRIEN.
Clinique d'accouchements	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
Clinique gynécologique	JEANNIN.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	J.-L. FAURE.
Clinique thérapeutique médicale	OMBRÉDANNE.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	VAQUEZ.
Clinique thérapeutique chirurgicale	SEBILEAU.
Clinique propédeutique	DUVAL.
Professeur sans chaire.	SERGENT.
Clinique de la tuberculose	BRANCA.
	L. BERNARD.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE. Neurologie et psychi-
trie.
ABRAMI . . . Pathologie médicale.
AUBERTIN . . . Pathologie médicale.
BASSET . . . Pathologie chirurgicale.
BAUDOUIN . . . Pathologie médicale
BINET Physiologie.
BLANCHETIÈRE Chimie biologique.
BROCCQ. . . . Pathologie chirurgicale
BRULÉ. . . . Pathologie médicale.
CADENAT . . . Pathologie chirurgicale.
CHABROL . . . Pathologie médicale.
CHIRAY . . . Pathologie médicale.
CLERC. . . . Pathologie médicale.
DEBRÉ Hygiène.
DOGNON. . . . Physique.
DONZELOT . . . Pathologie médicale.
DUVOIR . . . Médecine légale.
ÉCALLE Obstétrique.
FIESSINGER. Pathologie médicale.
GARNIER . . . Pathologie expérimental¹⁹
GATELLIER . . . Pathologie chirurgicale.
HARVIER. . . Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER Urologie.
HOVELACQUE . Anatomie.

MM.

HUTINEL. . . . Pathologie médicale.
JOYEUX Parasitologie.
LABBÉ (Henri) Chimie biologique.
LARDENNOIS Pathologie chirurgicale
LEMAITRE. . . Oto-rhino-laryngologie
LEROUX. . . . Anatomie pathologique
LÉVY-SOLAL. Obstétrique.
LHERMITTE . . . Pathologie mentale.
LIAN. Pathologie médicale.
MATHIEU. . . . Pathologie chirurgicale
METZGER Obstétrique.
MONDOR. . . . Pathologie chirurgicale
MOURE. . . . Pathologie chirurgicale
MULON. . . . Histologie.
PHILIBERT. . . Bactériologie.
QUÉNU. . . . Pathologie chirurgicale
RICHET Fils. . . Physiologie.
SÉZARY Dermatologie et syphi-
ligraphie.
VALLERY-RADOT
(Pasteur) . . . Pathologie médicale.
VAUDESCAL. Obstétrique
VELTER. . . . Ophtalmologie
VERNE. . . . Histologie.

III.—AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

BUSQUET. Pharmacologie.
GUENIOT Obstétrique.
LEQUEUX Obstétrique.
NEVEU-LEMAIRE. . Parasitologie.

MM.

RETTERER. . . Histologie.
TANON. . . . Pathologie médicale
ZIMMERN Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ALGLAVE	Clinique chirurgicale.	LEREBoullet.	Clinique médicale infantile
AUVRAY	Clinique chirurgicale.	LERI	Clinique médicale.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.	MOCQUOT . .	Clinique chirurgicale
GOUGEROT.	Clinique médicale.	PROUST . . .	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique médicale.	SCHWARTZ	Clinique chirurgicale
LE LORIER	Clinique obstétricale.		

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé.	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes
FREY.		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT.		Education physique.
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions, émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

En témoignage de ma plus fervente affection.

A LA MÉMOIRE DE MON ONCLE DANIEL ROLLET

Mort au champ d'honneur

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER

Membre de l'Académie de Médecine
Chevalier de la Légion d'honneur

*En remerciement du grand honneur
qu'il nous a fait de présider cette thèse.*

A MES CHERS ET VÉNÉRÉS MAÎTRES

MONSIEUR LE DOCTEUR LEGRY

Professeur à la Faculté de Médecine
Membre de l'Académie de Médecine

MONSIEUR LE DOCTEUR HENRI ROUVIÈRE

Professeur d'Anatomie à la Faculté de Médecine

Hommage de très respectueuse gratitude.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

En reconnaissant hommage.

LA PATHOLOGIE DANS LES EAUX-FORTES

DE

JACQUES CALLOT

INTRODUCTION

Per me si va nella cita dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va trà la perduta gente.

DANTE

L'Enfer.

L'Art s'est de tout temps allié à la médecine pour exprimer l'essence de ses idées, ou résumer en image ses progrès, et célébrer ses gloires.

De l'hommage rendu aux médecins illustres de l'antiquité au savant traité d'Anatomie du Vinci, nous pouvons feuilleter cette vaste histoire à travers les âges, tantôt sur les bois gravés, puis sur les estampes au burin et à l'eau-forte. Œuvres d'incon-

nus ou de grands artistes, chacune offre un témoignage précieux de la technique et de l'enseignement de nos maîtres disparus. Trousseau ne disait-il pas, dans l'introduction de ses Cliniques : « Toute science touche à l'Art par quelques points, tout Art a son côté scientifique ; le pire savant est celui qui n'est jamais artiste ; le pire artiste est celui qui n'est jamais savant » ?

L'histoire de la pathologie ne s'apprend point qu'à l'amphithéâtre ou sur la table d'autopsie. Peut-être est-il permis de dire, en variant le mot d'Ingres : « Il faut diagnostiquer avec les yeux » avant de compléter et d'approfondir le diagnostic par l'oreille et la main. Pour corroborer notre pensée, nous aimons à nous souvenir de l'un de nos maîtres qui, devant l'empressement des jeunes à palper et ausculter, les arrêtait et disait : « Regardez ». N'est-ce point cette habitude de l'œil sans cesse en éveil qui donne au praticien la sûreté et la promptitude d'un jugement où l'expérience et la réflexion montrent chaque jour, dans notre siècle de matérialisme, la vie sauvée par l'esprit ?

Aussi attachons-nous une importance capitale aux documents pris sur le vif par l'artiste, sans qu'il pensât à la curiosité médicale qui viendrait plus tard y puiser. Il nous a semblé que le plus grand des aquafortistes du xvii^e siècle, et le plus français à la

fois par son cœur et par sa main, nous avait laissé des images précieuses sur la pathologie de son époque. Nous avons cherché dans son œuvre immense et si tôt achevée par la mort, à mettre en lumière les plus caractéristiques, avec l'intérêt passionné d'un médecin et d'un aquafortiste.

La belle vie de Jacques Callot

Noble de Lorraine

Graveur.

LA BELLE VIE DE JACQUES CALLOT

NOBLE DE LORRAINE

GRAVEUR

D'une famille bourguignonne établie en Lorraine dès le xvi^e siècle et alliée dit-on à celle de Jeanne d'Arc, Jacques Callot naquit à Nancy vers 1593 de Jean Callot, hérault d'armes de Charles III et de Renée Brunehaut, fille du Médecin de Christine de Danemark.

Cette double descendance ne se reflète-t-elle point dans le graveur des batailles et des gueux se traînant à la porte de l'hôpital ?

Les écrivains de talent qui s'attachèrent à cette vie paraissent classer Callot un peu trop, à notre gré, parmi les précurseurs du xviii^e siècle et les riches bourgeois de son époque. Sans faire nôtre le « rien au sérieux, tout au tragique » nous osons soutenir que

Callot sut être tragique et que sa brève existence ne fut point seulement cette estampe harmonieuse que ses biographes ont gravée tour à tour.

Jacques Callot nous apparaît comme un artiste au talent dont la prodigieuse activité accéléra peut-être le rythme de la vie, et dont les dernières et douloureuses années payèrent chèrement la gloire.

Sa famille le destinait aux Ordres. Mais son père eut la sagesse de ne point contrecarrer une vocation artistique éveillée dès ses plus jeunes ans. Une amitié digne de Montaigne unit Callot à Israël Henriet, fils du peintre Claude Henriet. Et nous évoquons le petit Jacques écoutant dans l'atelier du peintre les récits merveilleux d'amis revenus d'Italie. Prestige de Rome. Attraction sur cette jeune et vive intelligence. Callot se serait enfui, dit-on, à onze ans, par les grands chemins, vers la Ville Eternelle. Avec M. P.-P. Plan, nous ne croyons guère à cette légende quelque peu invraisemblable ; la poésie ne doit point effacer l'histoire.

Jacques Callot commençait à graver au burin. En 1608 son père l'envoyait à Rome, compagnon de route de l'ambassadeur du duc de Lorraine, apprendre la technique de son art et graver d'immortelles estampes. Il travailla trois ans dans l'atelier d'un vieux graveur français, Philippe Thomassin, qui gra-

vait des images de piété. Pouvons-nous passer sous silence une aventure galamment racontée par Arsène Houssaye, mais dont l'authenticité nous paraît digne d'un rêve? Thomassin avait pour épouse une Italienne d'une grande beauté. Les vingt ans de Callot ne résistèrent point à son charme, mais la dame ne semblait point accueillir avec dédain les hommages du jeune et beau Français. Callot eut l'audace de pénétrer dans la chambre à coucher constellée de glaces de Venise, où Maître Thomassin lui-même ne pénétrait qu'à de rares intervalles, et ravit un baiser à Bianca. Surpris, il dut s'enfuir à Florence. Légende plus jolie que réelle, et que Meaume, l'historien le plus averti de Callot, estime au moins fort exagérée.

La noble société florentine accueille avec sympathie le jeune graveur dont le talent va créer les premières œuvres originales. Les Intermèdes de Florence ou la guerre d'amour, tournois et mascarades, marquent un pas en avant. Gravés pour Cosme de Médicis, œuvres de maître à la fois par la composition et l'exécution. Callot vient de découvrir le vernis dur qui permet le trait incisif et précis de sa main, et les remorsures dont il fut le prodigieux virtuose. Les horizons vont s'allonger et s'illuminer ainsi que dans les toiles de Claude Lorrain ; la comparaison, hardie peut être, nous semble permise. Et les personnages, ressuscités par cette pointe ardente, dansent, courent,

gesticulent, vivent. Callot se révèle « un magicien ». 1617. Les Caprices apparaissent ; cinquante planches étonnantes qui consacrent l'artiste. Puis viennent l'Eventail, le Massacre des Innocents, et son chef-d'œuvre : La grande foire de l'Impruneta, à Florence ; Chef-d'œuvre d'observation, et, peut-on dire, de vision, chef-d'œuvre de dessin et d'expression et nous ajouterons de poésie que l'on semble négliger d'apprécier chez Jacques Callot. Il s'en exhale non seulement « l'intellectualité élégante d'homme du monde » mais la poésie de ces gestes gracieux, de ces ombres de nuages se promenant sur la foule, de ces collines lumineuses où l'œil se repose.

Callot doit quitter Florence à la mort de Cosme II, sa pension ayant été supprimée. Mais sa Lorraine natale l'accueille avec tendresse, en la personne de son prince. Callot n'a pas trente ans quand il rentre à Nancy au bras de la gloire. Le maître va graver les planches des Gueux, des Baroni, et ses comédiens italiens, Balli ou Cucurrucu, les Gobbi (Bossus) et les fameux bohémiens qui « pleins de bonadventures, ne portent rien que des choses futures ». Paraissent les « Quatre Paysages » parmi les plus délicieux de Callot, le Martyre de Saint-Sébastien au décor grandiose. Et que l'on nous permette ici d'opposer, à l'encontre de l'un de ses plus avertis biographes, la « Comédie humaine » aux « guignols humains », où

l'on veut réduire ces planches ; nous y trouvons plus que des « apparences » ; qu'importe l'imagination quand l'œuvre nous émeut ! C'est l'époque où Callot, en pleine maîtrise, grave avec une fièvre qui commande le respect. Les Supplices sont publiés, puis la Petite et la Grande Passion aux accents dramatiques éclatant sur quelques centimètres de cuivre, et le gigantesque siège de Bréda où Callot, à la demande de l'Infante, fit des prodiges de perspective cavalière et de mouvement.

Devinerait-on que Callot vient de se marier — 1625 — à Catherine Kuttinger ? Le labreur couvre tout de son ombre glorieuse.

De 1627 date la célèbre suite du Combat à la Barrière, tournoi magnifique donné par Charles IV en l'honneur de la Duchesse de Chevreuse. La dédicace de Callot à la belle Duchesse n'a rien perdu, après trois siècles, de son style, où la modestie du maître transparait sous la majesté des termes. Parlant des fêtes princières, « ie tasche, dit-il d'en faire « vivre les figures par mes crayons en recherchant « pour elles le jour de celle qui le donne. C'est vous « Madame, que la France ayant reconnue pour la « lumière des perfections, estes venue recevoir le « même suffrage de nos yeux, de nos voix et de nos « cœurs ».

1627 nous montre aussi, entre cent autres, trois

planches où Callot précède et égale Rembrandt : Le Breton, la Cène et le Benedicite, la plus sobre de travail et d'effet, mais aussi la plus émue, où la puissance des ombres et la lumière exaltée des visages divins rayonnent de génie.

Louis XIII va confier à Callot le soin de perpétuer sur le cuivre ses Sièges illustres ; Callot va se rendre à la Rochelle pour dessiner puis rester à Paris où il gravera cette vaste planche du « Siège » près de son ami Henriot. Grâce à ce voyage nous verrons vivre, dans les Grandes Vues de Paris, le Paris de Louis XIII, le Pont-Neuf grouillant de foule, la Tour de Nesle et le Louvre, et la Seine peuplée de barques aux pavillons fleur-de-lysés.

Rappelons qu'un médecin du Roi se lia d'amitié avec Callot et réunit non seulement des épreuves mais de nombreux cuivres du maître.

Charles Delorme, médecin de Louis XIII, fut un précurseur de l'hygiène. M. Georges Lenôtre nous le révèle avec son talent d'animateur de l'histoire. Si futiles ou extravagantes que puissent paraître à notre époque les règles du savoir-vivre que Delorme édictait, nous ne saurions oublier certaines d'entre elles, géniales pour son temps. Sa longévité en porterait témoignage. Mesures de précaution contre les épidémies, thérapeutique avertie contre certaines affections, lutte contre l'alcoolisme, déjà. Les trou-

ver et les ordonner au milieu du XVII^e siècle n'était pas sans audace ni mérite. Enfin Delorme fut un amateur d'art éclairé ; cela n'est-il pas de tradition chez nos maîtres ?

Mais voici Louis XIII sous les murs de Nancy qui tombe en 1633 entre les mains royales. Le Roi demande à Callot de graver cette nouvelle victoire ; fièrement celui-ci le prie de l'en dispenser « parce qu'il était lorrain et qu'il ne croyait devoir rien faire contre l'honneur de son prince et contre son pays ». « Il se couperait plutôt le pouce ». Belle réponse du gentilhomme et de l'artiste.

Les Grandes Misères de la Guerre décrivent avec émotion les malheurs de sa patrie en deuil, la « *terra lacrimosa* » que chantait Dante. Sans y trouver un récit terrible », nous les considérons cependant non point comme des « *tableautins amusants* » mais comme une image réelle où la rapidité de la vision et du trait exprime à elle seule le tragique.

Le livre des Saints — quatre cent quatre-vingt-dix eaux fortes — gravé par la suite ne sera publié qu'après la mort de Callot.

1633. Callot souffre déjà d'un squirrhe à l'estomac. Le maître ne peut plus, tant la souffrance est vive, se pencher sur le cuivre. Il doit travailler debout à son chevalet, vrai tour de force du graveur. Il rêvait à l'Italie — *Bella Italia*, *Amate sponde*... —

à la Toscane où son nom volait pour la première fois sur les lèvres florentines avant de résonner en Enrope à la gloire de l'eau-forte française.

Il grave nerveusement, harcelé par de sombres pressentiments, des planches religieuses et, au dernier jour, cette admirable « Petite Treille » étincelante de lumière et de vie, qu'il n'aura point le temps de mordre à l'acide. Jacques Callot rend son âme « mûre pour le ciel » le 23 mars 1635, à quarante trois ans. La mort vient prendre, dans la main qui se détend, la pointe célèbre pour graver son nom dans la mémoire des hommes.

Parmi les Gueux

PARMI LES GUEUX

Avant de nous conduire au milieu des Gueux, notre étude pathologique nous mène à travers les groupes des Bossus.

Ces « varie figure gobbi di Iacopo Callot fatto in Firenze anno 1616 » sont évidemment un recueil satirique où le graveur aiguise la verve de sa pointe. Ce qui n'empêche pas que l'auteur ait cueilli sur la nature des difformités dont il allait charger ses personnages ; et ces déformations du squelette, pour être gravées avec esprit, en sont-elles moins intéressantes ?

L'artiste a fait saillir exagérément les bosses de ces nains aux têtes énormes. Sur la planche du titre même que nous citons plus haut, nous voyons, autour d'un sujet accroupi en une pose assez réaliste, un bossu au visage ricanant, dont les mains pourraient toucher les pieds, vrai type d'achondro-

plastique. Au fond, le nez en lorgnette d'un autre acteur nous montre un bel exemple de spécificité. Peut-être ces vingt et une estampes nous feraient-elles oublier la misère humaine grâce à leur savoureuse fantaisie, sans le rictus grimaçant dont ces déshérités veulent se parer comme d'un sourire.

Mais voici les Gueux et les Estropiés, où nous cherchions vainement sur les visages une autre expression que la douleur ou la misère. Ils surgissent, défilé sordide et poignant, gravés avec la fougue et la sobriété d'un croquis. Et si décoratives que soient les loques dont Callot les a vêtus, nos yeux s'attachent aux difformités, aux stigmates pathologiques, et ne voient plus qu'eux.

L'une des premières planches, l'Estropié au capuchon, est seule empreinte de fantaisie. Un personnage au corps trop long penché en avant sur ses courtes jambes s'appuie sur une béquille, la main droite en écharpe. Deux plumes au capuchon lui donnent une silhouette d'insecte ; peut-être inspira-t-elle le poète qui décrivait les mendiants :

« Aveugles en haillons éclopés en guenilles
Va-nu-pieds, détrit^{us} du faible genre humain
Ils sont entassés là, bataillon de chenilles
Obstruant le chemin » (1).

1. Lét^y-Courbière, *Les Reflets du Croissant*. Eaux fortes et Bois de Maurice Rollet.

L'Estropié à la béquille et à la jambe de bois, le visage douloureusement contracté, résume toutes les difformités congénitales ou acquises. L'épaule droite se relève tandis que la gauche ne semble retenue dans sa chute que par une béquille, le bras pendant. Au bout d'un bras replié en contracture, la main droite pend, minuscule et semblant paralysée, au niveau d'une tête trop grosse. Le corps contorsionné s'équilibre à droite sur une jambe tordue et un pied trop petit. La jambe gauche repliée s'appuie sur une informe béquille.

Voici l'Homme masqué aux jambes torses, les pieds en dedans, puis le Bancal jouant de la guitare ; les genoux cagneux se touchent presque et les jambes s'écartent. Personnages modelés par le génie de la difformité. Tandis que le Mendiant aux béquilles coiffé d'un bonnet se traîne, le mollet nu, le pied droit maladroitement pansé de chiffons, le Mendiant aux béquilles coiffé d'un chapeau et vu de dos, s'éloigne, la jambe droite paralysée, avec la démarche d'un hémiplégique. Ses deux pieds — types de pied bot varus équin, aux articulations tibio-tarsiennes en extension forcée — ne reposent que sur les pointes. Le pauvre hère fait porter tout son poids sur ses béquilles.

En tête de la triste procession s'avance, portant son titre sur un étendard, le Capitano de Baroni,

Capitaine des Gueux. Le soleil éclaire sans pitié la misère du pauvre sire dont le visage s'enfonce dans un bonnet percé. Son bras droit est en écharpe, des loques enveloppent la main malade. Et l'on ne sait si le pli amer de la bouche est plus de souffrance que de haine. Du pantalon déchiré la jambe droite déformée, tordue semble-t-il par une fracture vicieusement consolidée, dévie en dedans et repose sur le sol par le bord du pied. La jambe gauche et le pied gauche vont perdre, au long de la route, les bandes qui les entourent.

Et derrière le personnage, aux noirs puissants, la théorie des Gueux gravée d'une pointe légère montre les rares dons de perspective de Callot. Aveugle au pas prudent, éclopés, malades s'en viennent d'une chapelle, dont le clocheton blanchit à gauche. Au fond, un horizon transparent de dômes et de tourelles, et plus près de nous, à droite, ces montagnes étrangement arrondies dont la lumière caresse les lignes, où des frondaisons délicates se balancent.

L'ensemble exhale cette harmonie et ce style avec lequel Callot sut ennoblir la laideur. Le titre italien exprime aussi son double sens : noble et gueux. Callot dut sourire de la coïncidence. Aussi bien n'avait-il point appelé ses « gueux » des « mendiants »...

Un autre Gueux mérite de nous retenir plus longuement : le Malingreux accroupi dans un manteau déchiré. On dirait quelque souverain déchu de la Cour des Miracles. La tête est fort belle. L'intensité d'expression du masque maigre et émacié sous la barbe hirsute, aux orbites profondes où l'ombre agrandit le regard, attire, et nous croyons entendre la prière qu'implore la bouche entr'ouverte. Nous sommes loin ici des Bossus aux attitudes grotesques, un éclair tragique illumine la Comédie humaine. Le mendiant a écarté les pans de son manteau, et de ses deux mains tend aux passants la jambe droite au pied difforme. L'articulation tibio-tarsienne élargie et déformée permettrait le diagnostic d'une ostéo-arthrite du coup de pied. Les tendons extenseurs sont invisibles sous la peau qui semble infiltrée d'œdème. Les creux malléolaires sont empâtés et gonflés. Le pied lui-même semble gagné par l'ostéite et nous croyons pouvoir distinguer, sous le trait d'une précision toute anatomique, le bourrelet antétarsien d'Ollier. En outre le pied est en varus équin, à la fois raccourci et élargi comme un moignon.

Peut-être unique parmi les Mendiants de Callot, l'un d'eux doit nous arrêter encore : le Mendiant obèse aux yeux baissés. Un gros homme vêtu de loques tend aux passants son bonnet. La tête entur-

bannée de chiffons, son visage placide s'incline légèrement, mais assez pour mettre en relief ses lourdes paupières baissées, et les plis adipeux de ses joues. On devine la saillie du ventre sous les loques. Les pieds entourés de toiles semblent œdématisés comme les chevilles épaissies de bourrelets circulaires. Callot a-t-il observé ce cas, qui nous paraît très rare, de l'obésité chez un sujet soumis aux privations et à l'absence de toute hygiène ? Est-ce un syphilitique, ou un bacillaire se dissimulant sous cette trop floride apparence qui sert par hasard de modèle, ou quelque obèse alcoolique, selon la théorie de M. le Professeur Carnot, l'alcool déterminant à faible dose l'obésité tandis que les doses élevées provoquent l'amaigrissement ? Ce croquis, à lui seul, montrerait mieux qu'un autre le don aigu de l'observation chez Callot, qui lui fit noter, sans en connaître le mystère physiologique, ce mendiant d'il y a quatre siècles, parce que son physique l'avait étonné. Nous l'étudions avec le plus vif intérêt. Nous observons que l'adiposité semble siéger ici dans les régions caractéristiques, autant que les loques nous permettent de le voir, régions pectorale et abdominale en particulier, alors qu'elle est moins accentuée à la face et aux membres.

On peut donc envisager une insuffisance endo-

crinienne, thyroïdienne, génitale ou hypophysaire. Mais il n'apparaît pas que nous soyons en présence d'un myxœdémateux. Comparant aux traits crispés des autres modèles de Callot ce visage débonnaire, au demi-sourire figé, nous penchons pour le diagnostic de l'obésité hypophysaire de Babinski et Fröhlich, caractérisé entre autres par cette distribution de l'obésité en des régions déterminées, et l'atténuation des caractères sexuels. Dans le cas particulier le malade semble atteint surtout et avant tout d'obésité, mais sa lipodystrophie, bien qu'exprimant principalement le syndrome adipeux, nous paraît cependant dépendre du syndrome hypophysaire. Sans la pointe de Callot, nous n'aurions peut-être jamais observé dans le passé un témoin de cette maladie.

Les autres Mendiants multiplient le tableau de la misère humaine. Voici l'Aveugle et son compagnon. Un vieil aveugle s'appuie de la main sur un autre misérable. Dans l'ombre, son visage se profile, empreint de sérénité, et ses traits ont cette fixité qui n'appartient qu'à ces masques aux paupières closes. Par contraste, son compagnon surgit en pleine lumière. Les ombres crues dessinent sa face où se lisent la jalousie et la haine. Le misérable semble atteint de paralysie faciale gauche. Les traits sont déviés vers la droite en un rictus sour-

nois de la commissure labiale ; les rides du front et les plis de la peau sont plus accentués du côté sain, tandis que la moitié paralysée reste immobilisée. Les yeux d'une acuité intense, particulièrement du côté malade, peuvent faire penser à la paralysie du muscle de Horner provoquant l'écoulement des larmes.

Se suivant comme les versets d'une litanie, viennent le Gueux assis et mangeant, la Mendiante venant de recevoir la charité et qui contemple sa paume où brille une piécette, la Borgnesse dont le visage à l'œil unique est emprunt d'une mélancolie souveraine, le Mendiant au Couvet qui réchauffe frileusement ses mains décharnées, le Mendiant nu-tête et pieds-nus, le Mendiant au Rosaire dont les grains énormes descendent à ses genoux, tel une humble statue qu'ornent les bonnes gens. Vingt-cinq estampes riches pour nous de documents pathologiques, où la pitié de l'homme a rehaussé le talent du graveur.

Il nous paraît intéressant de signaler ici deux autres gravures de Callot exécutées à Florence, et qui appartiennent à la psycho-pathologie. L'une, « la femme opprimée » fut gravée d'après le dessin de Matthæus Rosselli. La légende nous l'explique : « Donna oppressa lungo tempo dal diabolico potere

perdominata cal raccomandasi alla Nunziata drestamente ne uien libera ». Sur un grand lit à colonnes et à baldaquin une femme étendue se débat. Deux femmes tiennent ses bras pendant qu'un homme maintient ses pieds. Les mauvais génies qui la possédaient s'évadent au-dessus d'elle, personnifiés par trois petits diables. La scène relèverait seulement de la sorcellerie et des croyances démoniaques si l'on n'observait de plus près le visage de la victime. On la devine sans connaissance, agitée par d'étranges puissances. Mais dans cette tête renversée, les yeux levés au plafond, comme agrandis, font immédiatement songer à une crise hystérique.

Le même diagnostic de pathologie nerveuse s'impose à l'autre planche, burin original de Callot : La Possédée ou l'Exorcisme. Dans une église, devant une chapelle de la Vierge où la foule se presse avec plus de curiosité sur les visages que d'émotion, une femme se débat sur le devant de la scène, malgré les efforts de deux personnages pour la maintenir. A gauche un prêtre lit les formules qui chasseront le démon de la malheureuse. Derrière lui, un enfant de chœur se dissimule, comme effrayé par le spectacle, la main prête à jeter l'eau bénite. Callot a donné à la possédée toute la grâce qu'il savait cristalliser dans un geste. Ce visage égaré, aux yeux grands ouverts, cette bouche qui laisse échapper sans doute

d'incohérentes lamentations, ces bras aux mouvements dramatiques, nous conduisent à diagnostiquer une maladie nerveuse à laquelle la solennité de la cérémonie apportera peut-être un remède.

Gravés en dehors de la suite des Gueux, mais aussi intéressants par leur réalisme, deux petits cuivres nous montrent encore quelques exemples pathologiques. L'Hospice où des éclopés se traînent au soleil, dans la cour sans gaieté, un bossu aux béquilles et un homme tout nu, accroupi, et dont le corps penché en arrière s'appuie sur les mains, vêtu d'un grand chapeau, peut-être quelque misérable séchant ses plaies au soleil et précurseur de l'héliothérapie ; le marché de la Foire de l'Annonciade à Florence où des mendiants grouillent sur la place, se traînent sur des cannes ou dans de minuscules voiture de culs-de-jatte, ces malheureux qu'une paralysie infantile a frappé de paraplégie flasque avec atrophie musculaire et osseuse et rétractions tendineuses.

Jusqu'en ces figurines prodigieuses de vie dans leurs infimes proportions, nous retrouvons les mouvements gauches des paralytiques ou la démarche hésitante des misérables aux pieds ulcérés.

Les misères de la guerre

LES MISÈRES DE LA GUERRE

Dans ces dessins et ces planches où brillent la spontanéité et la vérité du « pris sur le vif » paraît le vrai génie de Callot, plus encore que dans la suprême élégance des mascarades, des tournois et des fêtes florentines ou lorraines. Aucun d'eux, aucune d'elles n'a vieilli, car nous oublions les costumes, saisis par l'expression immortelle.

On eût dit que Callot s'essayait dans le genre par goût du contraste et de l'antithèse, ou plutôt poussé par son génie. Et celui qui gravait l'envol des robes de velours au rythme des pavaues et le frémissement des plumes noires ombrageant le front des Dames, consacre ses crayons aux déshérités de la terre, à ceux qui sur les places semblent assombrir la lumière, à ceux enfin qui, semés par les champs, vont marquer, immobiles, chaque pas de la Guerre.

En effet, la guerre de Lorraine allait agrandir le champ d'action et la vision du graveur. Ce sont les Grandes et les Petites Misères de la Guerre, 1633-1636.

« Voyez que c'est du monde et combien de hazars
Persécutent sans fin les enfants du Dieu Mars.

Les uns estropiez se treinent sur la terre,
Les autres plus heureux s'eslèvent à la guerre.

Les uns sur un gibet meurent d'un coup fatal,
Et les autres s'en vont du camp à l'hospital ».

Callot résume en ces vers les tristes scènes qu'il va graver. Maintes fois il a glorifié le beau côté de la guerre en dentelles et des batailles, les oriflammes claquant au vent, le scintillement des casques, des épées et des lances, les beaux gestes des arquebussiers, et les souples manœuvres de cavalerie. Mais l'Armée est passée, comme la Gloire, sans souci de ceux qu'elle écrasait. Nous allons parcourir les derrières des armées, dans la fumée des incendies et parmi les soldats mourants.

Les voici, « les mourants sur le bord des routes ». Qui soutiendrait ici que Callot les a seulement imaginés? Vif contraste entre cette rue de village ensoleillée, aux riantes maisons, et ces éclopés qui cheminent, et tout près de nous, affaissés sur des tas

de paille, des blessés agonisants. L'un d'eux, à l'ombre d'un arbre, au premier plan, est un vrai croquis d'anatomie. Callot avait suivi jadis les conseils de Galilée qui le poussait toujours vers le dessin, et la virtuosité des attitudes reflète les études de nus qu'il exécuta. Les muscles de ce corps décharné dessinent leurs attaches, les creux sus-claviculaires approfondissent les ombres ; et les scalènes semblent empêcher, par leur traction, la tête de s'effondrer. Les articulations font saillie ; le quadriceps relâché se dessine jusqu'à la rotule proéminente. Le bras, sur ce personnage grand d'à peine deux centimètres, semble sculpté, tant le dessin des faisceaux musculaires suit exactement leur mouvement ; la main amaigrie, entr'ouverte, est admirable d'abandon. Sur cette misère, un prêtre se penche, tandis qu'un rayon de soleil, entre les branches, glisse sur le visage et l'épaule.

L'horreur de la guerre civile s'exhale de cette page : La revanche des paysans. Pillés et maltraités, des paysans ont surpris la soldatesque en maraude ; ils la massacrent à coups de bâtons, de fourches et de fléaux ; et l'on dépouille les morts.

Scènes de dévastation et de pillage : dévastation d'un monastère dont l'église brûle ; on entasse les richesses sur des chars, pendant que des cavaliers maîtrisent et enlèvent les religieuses ; pillage et

incendie d'un village. La guerre ne change point de visage, et nous croyons ressuscités les jours sombres de l'invasion.

Quittant les abords du champ de bataille, nous suivrons Callot à la Ville, jusqu'à l'Hôpital.

Sur une place où quelque chapelle arrondit sa coupole, se pressent des « estropiez ». Ils arrivent par une poterne, en groupes claudicants, et se rassemblent à la porte de l'hôpital qui s'ouvre à gauche. Un médecin en bonnet carré et longue robe lit gravement les feuilles que lui tendent les misérables. En pleine lumière les amputés d'une jambe ou des deux jambes, perchés sur des béquilles de fortune, des culs-de-jatte se traînant sur le sol, appuyés sur leurs mains, vêtus de pourpoints et de manteaux à travers lesquels se verraient « les constellations ». Et dans l'ombre, à droite, alignés le long d'une maison comme des prisonniers, d'autres attendent la soupe qu'on leur distribue.

Il nous eût vivement intéressé que Callot nous montrât quelque salle d'hôpital de 1633. Nous aurions vu peut-être quelque maître en chirurgie opérant, sans enfreindre l'élégance, un patient tout mitraillé d'arquebusade ou transpercé de coups de lance. Aux scènes d'intérieur le maître s'est rarement consacré ; le charmant petit groupe : la Dévideuse et la

Fileuse lui-même fut peut-être dessiné dans une paisible cour provinciale, au soleil. Il leur préférerait l'air libre, l'horizon où poudroient les troupes en marche, le cadre champêtre de la foire de Gondreville, ou la majesté des architectures romaines. Il préfère saisir la vie et le drame en action, reflet de son caractère prompt à observer et à traduire les images qui l'émeuvent.

Un dernier cuivre représente encore un hôpital non sans analogie avec le précédent. S'agit-il d'un endroit familier à Callot, ou il se plut à croquer maintes fois la procession des éclopés ? Toujours les blessés, mal pansés, mal vêtus, contrastant avec le calme décor où l'ombre et la lumière se promènent sagement. Si l'on regarde à la loupe l'un de ces soldats, épaves des batailles, ou s'émerveille de la précision des attitudes des membres endoloris, et de l'expression du visage que l'historien d'Albert Dürer, Thausing, qualifiait si justement avant nous de pathétique.

Au terme de cette étude, nous devons esquisser brièvement la fin de Jacques Callot. Des témoins de cette grande vie et des biographes nous rapportent que Callot mourut d'un ulcère à l'estomac causé peut-être par un labeur surhumain, mais aggravé sans nul doute par les émanations de l'acide azotique au milieu desquelles Callot passa tant de journées fiévreuses. Rançon de l'art et de la gloire !

Sans vouloir rechercher ici le mécanisme de cette intoxication par les vapeurs nitreuses, il nous paraît intéressant de noter cette action à distance et progressive des vapeurs irritantes sur la muqueuse gastrique. Peut-on formuler l'hypothèse que les vapeurs nitreuses, pénétrant dans les voies respiratoires, altèrent à leur passage la salive ou se dissolvent en elle pour impressionner ensuite graduellement la tunique de l'estomac ? Après enquête dans les milieux aquafortistes et parmi de nom-

breuses vies de graveurs, nous en avons observé un autre cas, tout récent, et qui emporta également sa victime. Nous avons recueilli également l'observation d'un graveur chez lequel les vapeurs nitreuses provoquèrent à la longue des hémoptysies graves, et qui devint un bacillaire avéré.

Mais si l'on réfléchit que Callot vécut, peut-on dire, dans cette atmosphère néfaste, au milieu de ces fumées dorées s'élevant des cuves où « mordait » l'acide couleur d'émeraude, on s'étonne moins de ces méfaits, en somme exceptionnels, de l'eau-forte. Peut-être aussi ne fut-elle que l'adjuvant d'un mal déjà enraciné.

Ainsi Callot nous a montré la Plèbe du siècle de Louis XIII, après avoir fixé pour jamais l'élégance de la Noblesse et de l'Armée. Le réalisme des Gueux est pour nous l'un de ses plus beaux titres de gloire peut-être parce qu'il servit la science, sans le savoir, ou guidé peut-être par une pensée ancestrale.

Cette humanité en détresse, ces personnages symbolisant les milles formes de la souffrance à travers le siècle, c'est en eux que nous croyons atteindre quelque secrète pensée de Callot. Et quand les grave-t-il ? Alors que la maladie a déjà voilé de mélancolie et crispé le fin visage aux yeux brillants de rêve et d'esprit.

La douleur est-elle donc le symbole de l'immor-

talité puisque, de siècle en siècle, et de Pétrarque à Musset, elle chante le vers désespéré qui pourrait servir d'épigraphe à ces eaux-fortes de Jacques Callot :

Ahi ! null' altro che pianto al mundo dura !

Ah ! dans le monde rien ne dure que les larmes !

CONCLUSIONS

Si l'Art et la Médecine s'unissent pour le progrès de la science, ils nous montrent aussi, dans le passé, des documents chers à l'histoire.

Le talent du maître lorrain en illustre l'exemple. C'est aux yeux admirables qui les observèrent et à la main magistrale qui les a gravées que nous devons ces images pathologiques immortalisées sur le cuivre. Nous y avons trouvé non seulement de la pathologie vécue, mais de la pathologie vivante.

La Médecine ne saurait rendre un plus bel hommage, dont nous avons tenté seulement d'être le modeste interprète, à Jacques Callot.

Vu : le Président de la thèse,

P. MÉNÉTRIER.

Vu : le Doyen,

ROGER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

M. Rollet

RECHERCHES ET BIBLIOGRAPHIE

Bibliothèque nationale. — Cabinet des Estampes. Œuvres de
Jacques Callot.

Balducci (Florence, 1681). — Notizie dei Professori del Disegno.

Balluad (Bruxelle, 1682). — Académie des Sciences et des
Arts.

Husson (F.) (Bruxelles, 1766). — Eloge historique de Callot,
noble lorrain, célèbre graveur.

Desmaretz (Nancy, 1828). — Eloge historique de Callot, graveur lorrain.

Houssaye (Arsène). — Revue des Deux-Mondes du 15 septembre
1842. Callot.

Meaume (E.) (Nancy, 1853-1860). — Recherches sur la vie et les
ouvrages de Jacques Callot.

Mast (Prosper du) (Nancy, 1875). — Jacques Callot.

Champfleury. — Gazette des Beaux-Arts, 1875, t. XIII.

Thausing (Paris, 1880). — Livre d'esquisses de Jacques Callot.

Blanc (Charles). — Jacques Callot, in *Histoire des Peintres*.

Vachon (Marius) (1886). — Jacques Callot.

Richer (Paul) et *Charcot* (1889). — Les difformes et les malades dans l'Art.

Plan (Pierre-Paul) (Bruxelles. Paris, 1914). — Jacques Callot, maître graveur.

Ramond (Dr Louis). — Conférences de clinique médicale pratique. Paris, 1923.

Lenôtre (Georges). — La Petite Histoire.

Lieure (Jacques) (1927). — Jacques Callot,

Nous aimons à exprimer ici nos remerciements à notre éminent ami, le maître graveur Charles Jouas, qui nous ouvrit généreusement sa bibliothèque.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — INTRODUCTION.....	15
II — La Belle vie de Jacques Callot, noble de Lorraine, graveur	19
III. — Parmi les Gueux.....	29
IV. — Les Misères de la guerre.....	41
V. — CONCLUSION.....	53

8349. — Impr. de la Faculté de Méd., Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris — 6-23
